

tait étendu sur le lit, agité de mouvements convulsifs qui ébranlaient jusqu'aux minces cloisons de la cabane. N'y tenant plus, la pauvre Maggie s'écria au milieu de ses sanglots :

« Quelle journée ! et personne ici pour venir en aide à une malheureuse femme éplorée ! O ma mère, si vous pouviez seulement dire un mot pour nous consoler ! »

Au grand étonnement de Maggie, la vieille femme l'entendit ; elle se leva, traversa l'appartement d'un pas ferme, alla droit au lit, et, touchant doucement son fils à l'épaule, elle lui dit :

« Levez-vous, mon fils, ne pleurez pas ainsi celui qui est à l'abri de la tentation et du péché. C'est sur ceux qui restent dans cette vallée de misères qu'il faut verser des larmes. Hélas ! je ne puis plus pleurer sur personne, mais il est nécessaire que vous viviez pour pleurer sur moi. »

Saunders entendit la voix de sa mère, muette, pour ainsi parler, depuis tant d'années ; il se leva docilement et s'assit sur une chaise au pied du lit. Elspeth, sans rien ajouter, retourna à son fauteuil ; Maggie prit une vieille Bible et se mit machinalement à en tourner les pages.

Tout à coup on frappa à la porte.

« Grand Dieu ! dit aussitôt la pauvre mère du défunt, qui peut venir en un pareil moment ? C'est donc un étranger qui ne sait pas notre malheur ? »

On frappa une seconde fois et plus fort. Elle se leva et courut entr'ouvrir la porte.

« Qui donc, dit-elle, vient troubler ainsi une malheureuse famille dans la douleur ? »

Un homme d'une grande taille, vêtu d'un habit noir, était debout devant elle ; elle reconnut aussitôt lord Glenallan.

« Est-ce ici ou dans l'une de ces cabanes, demanda-t-il,